



Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti n° 27 janvier-juin 2016

Éditorial p.1 ; Mongo Beti : *Sans haine et sans amour* ; nouvelle p. 2

Bibliographie p. 6 ; Bulletin d'adhésion : Livres disponibles p. 8

En ce premier semestre 2016 la SAMBE a tenu son assemblée générale, le mercredi 27 janvier, à la librairie des Peuples Noirs à Yaoundé, sous la présidence de Bergeline Domou.

Au bilan des activités 2015 il y a les activités autour de René Philombe, conférence et déplacement dans son village, puis, en octobre, la traditionnelle commémoration de Mongo Beti, à Yaoundé et à Akometam. La SAMBE possède maintenant un site : sambe-asso.org et une page facebook :

<https://www.facebook.com/SAMBE-1149358131754704/?fref=ts>

Les deux ont été créés et sont suivis bénévolement par Arol Ketchiemen, informaticien et auteur du *Dictionnaire de l'origine des noms et des surnoms des pays africains*, disponible à la librairie des Peuples Noirs.

En février 2016 une conférence a été organisée à la librairie pour la présentation des rééditions de deux romans de Mongo Beti : *Mission terminée*, première parution 1957 et *Le roi miraculé* 1958, faites par les Editions des Peuples Noirs. Tous les romans actuellement indisponibles suivront.



Ambroise Kom et Odile Tobner

En 1953, dans la revue Présence Africaine¹, paraît la première œuvre de Mongo Beti, publiée sous le pseudonyme d'Eza Boto, une nouvelle dont l'action se déroule au Kenya lors de la révolte des Mau-Mau, qui venait d'éclater en octobre 1952 et dont la répression par les Anglais se prolongera jusqu'en 1956. Mongo Beti inaugure sa carrière d'écrivain par le sujet qui sera celui de toute son œuvre, le combat des Africains contre la colonisation.

Sans haine et sans amour

Momoto s'essayait à jouer aux cartes. À dire vrai, il y arrivait à peu près, en raison de ses efforts immenses. N'empêche qu'il les voyait passer et repasser, aller et revenir, et sans arrêt. Dieu ! Qu'ils pouvaient être bêtes tout de même. Que ne venaient-ils l'arrêter. Tout serait fini. Comme ce serait facile. Mais non !... Leurs godillots battaient le goudron luisant de pluie, en faisant un bruit métallique et grinçant. Les fenêtres du salon étaient grandes ouvertes. Pour donner le change, le récepteur prenait une émission de Londres. Informations... nouvelles du Commonwealth... Mombassa... Mao-Mao... exterminé... population... loyauté... extrême férocité... Déjà... hier à Nairobi... Oui, songeait amèrement Momoto, déjà hier à Nairobi. Si seulement ce misérable savait que c'est comme s'ils n'avaient rien fait. Zut ! Descendre des dizaines de types et manquer le seul intéressant, par une erreur... d'appréciation. Pourtant, paraît-il je ne peux leur reprocher : ils ont fait ce qu'ils pouvaient, c'était très dangereux. Oui ! Mais alors moi, c'est encore plus dangereux. Oh ! Si jamais tout ça se tasse...

Il courrait un danger terrible : il côtoierait la mort la plus expéditive, celle-là même qu'ils s'apprêtaient à infliger, un peu contre son gré. La première fois qu'il avait tué, ça n'avait rien été ; d'ailleurs, la besogne à deux est toujours facile. La chose s'était passée là-bas, très loin de la ville ; il leur avait suffi de doubler la voiture de l'« ennemi déclaré », ensuite, ils avaient mis la leur en travers de la route, mais de façon à n'avoir besoin de faire marche arrière en aucun cas. L'autre n'avait pu que s'arrêter. Lui, Momoto, se servant de la verrière comme d'une meurtrière, avait ajusté son arme... Le pare-brise de l'autre s'était étoilé. Deux autres coups de feu avaient scandé le rôle qu'exhalait l'homme qui s'affalait sur son volant, le visage contracté par une hideuse grimace.

Momoto songeait que si jamais tout cela se tassait... En même temps il s'essayait à jouer aux cartes : il y réussissait sans trop de mal quoiqu'il fût étreint par une inexprimable angoisse.

- Dis donc, Momo, vas-tu causer à la fin ? Tu ne dis rien, tu vas nous faire remarquer.

- Par qui donc ?

- Comme si tu l'ignorais. Regarde un peu tous ces gens-là. Écoute parle. Seuls le patron et le barman sont sûrs, les autres nous livreraient.

- J'ai envie de boire et je ne peux même pas...

Non ! Oh non ! Simplement je ne comprends pas qu'ils l'aient manqué comme ça. Et puis f... moi la paix, je t'en prie, tu m'agaces.

Momoto venait de s'apercevoir que sa voix tremblait. Il ne pouvait vraiment pas répondre à l'invitation de son partenaire à causer. Les gars de la Home Guard n'arrêtaient pas de circuler sur la chaussée. Il croyait voir son destin inscrit sur leurs visages tendus, froncés, aux regards sombres. La rumeur même du saloon, ponctuée d'éclats de voix intermittents, lui semblait contenir des tonnes de menaces, tout lui était pourtant familier ici. De temps en temps, une moto side-car passait sur la chaussée, geignant, pétaradant. Momoto, par la fenêtre, apercevait le conducteur dans son uniforme kaki, impitoyablement ballotté par son engin. À la lumière des réverbères électriques, il voyait les flaques d'eau noire luire fixement sur la chaussée gondolée ; dans son esprit, elles évoquaient irrésistiblement le sang, son sang, son sang dont les flaques luiraient bientôt quelque part dans la nuit. Cette pensée lui donnait le frisson. Il sentait peser l'instrument dans l'énorme poche droite de son pantalon ; c'était bien la chose la plus laide ; la plus répugnante qu'il eût vue ; un cube d'acier

1 *Présence Africaine*, 1953/1 N° 14 ; Eza Boto, « Sans haine et sans amour », pp. 213 - 220.

emmanché à un frêle bout de bois. Il savait qu'il le prendrait par le manche de bois et frapperait avec le cube d'acier sur le crâne, en faisant le moins de bruit possible.

- Seigneur Jésus ! Qu'est-ce que j'ai envie de boire !

- Bon ! Bon. Tu vas boire, mais à tes risques et périls. Et ne dis plus rien Seigneur Jésus, c'est trop moche. Garçon !... Tiens c'est vrai ; il ne fallait pas dire Seigneur Jésus. Il n'avait plus le droit. Sa jeunesse, les sermons du dimanche où le menait sa mère, fini tout cela. Il se surprit à éprouver de la nostalgie pour l'homme qu'il aurait été et qu'il lui semblait voir s'éloigner rapidement sur le fil ténu de son passé et finalement s'engouffrer dans le tunnel de l'irréalisable. Je ne peux plus dire Seigneur Jésus songeait-il. Il l'avait promis, solennellement. Promis de rejeter toutes les mystifications importées par les étrangers à l'usage de ces bougres d'indigènes. Promis solennellement. Il se devait de tenir parole, par fidélité à lui-même, aux siens qui souffraient. Est-ce que tout de même ils n'auraient pas pu essayer d'arranger ça autrement ? Mais comment ? Les gens qui s'étaient amusés à faire de beaux discours s'étaient retrouvés derrière les barreaux de fer. Comme c'est dégoûtant tout ça. Il devait tuer, sinon... Faut-il que j'aie peur pour avoir toutes ces idées-là. Il fit un geste brusque dans l'air comme pour chasser l'essaim de pensées importunes.

- Prends garde, chuchota l'autre, tu es nerveux. Il ne comprenait pas lui. Mais, aussitôt, Momoto était assailli de nouveau. J'ai peur, et il se méprisa. Il s'était si longtemps imaginé plus fort. Si je me dégonfle, si tout le monde se dégonfle, les choses recommenceront comme devant. À aucun moment, Momoto ne se demanda si, dans tous les cas, ce pouvait être bien de tuer un homme. Dans ce pays, personne ne se souciait de considérations métaphysiques sur la valeur de la vie humaine. Il n'allait pas être le premier.

- Eh ! bien ! Momo ; voilà du whisky !

- Ah ! tu ne te privas de rien, toi !

- Ça te va très mal de faire l'innocent, crois-moi. Tu sais bien que ce n'est pas moi qui paie. À ta santé, va !

- Hum ! merci pour la santé !

- N'aies donc pas peur, vieux : il ne t'arrivera rien.

- Est-ce qu'on me couvrira ?

- Je n'en sais rien. Songe que c'est pour des millions de tes frères ; ça sera très facile, tu verras.

- Quelle heure est-il ?

- Onze heures vingt-cinq.

Momoto calcula rapidement. Plus de trente-cinq minutes ! En dépit du whisky, Momoto éprouvait toujours cette double sensation à la fois d'étouffement et de froid. Il jouait aux cartes, tout en les regardant circuler dehors, inlassablement, comme s'il s'était attendu à les voir relâcher leur surveillance. Je sens des lèvres de gel sur mes lèvres... Je sens des bras froids m'enlacer étroitement... Il ne se rappelait plus exactement dans quelles circonstances il avait entendu ce blues. Lui aussi, il lui semblait qu'il avait une longue et triste histoire. Tous ceux de sa race n'avaient-ils pas une très longue et très triste histoire ? En Afrique, en Amérique, en Asie, en Australie... Insensiblement, par associations d'idées il en vint à penser à Duke Ellington, parce que Duke était son musicien préféré. L'alcool commençait son effet. Momoto sifflotait doucement Caravan.

- Là, approuvait l'autre en face, ça va mieux.

- Décidément il ne comprenait pas, lui. Momoto se rappela ce poème paru un jour sur un journal indigène ; il le trouvait très beau, sans se rendre compte que c'était uniquement parce qu'on y louait Duke :

« ...La musique de Duke est belle et luxuriante

Comme une turgescence, au sortir d'une crise aiguë de malaria.

De mes instincts cannibalesques, de mes atavismes d'initiation

De toute la pureté dont par un matin brumeux et froid

Je me laissai complaisamment dépouiller, oh ! Bêtise !

La musique de Duke est belle et enivrante

Comme les caresses d'une Black Beauty

Effervescente de sensations troublantes, évocatrices, uniques.

Ô Duke, dis, quelle puissance de retour aux sources possèdes-tu ? »

Ma foi tout ça c'était le bon temps, c'était alors que l'angoisse ne l'assiégeait pas encore le long des jours. Dire que cela aurait pu continuer sans cette idée soudaine qui lui était venue d'aller « s'engager ». Il ne regrettait pas ; il avait peur, atrocement peur, il aurait souhaité que les choses s'arrangent autrement. Mais comment ? se demandait-il. Depuis un certain temps, les choses s'étaient mises à lui apparaître avec une complexité qui le consternait. Lorsque l'enfant qu'il avait été eut ouvert les yeux, il avait aperçu des hommes à peau claire qui semblaient avoir monopolisé tous les avantages, puissance matérielle, honneurs, dignités, etc... quitte à en distribuer très parcimonieusement d'infinies miettes à quelques-uns des hommes à peau sombre. Des hommes à peau claire crânaient, se pavanaient, paradaient dans de luxueuses voitures, riaient et parlaient très fort. Ils paraissaient prendre un plaisir spécial à bousculer les hommes à peau noire, les siens, dont la masse autour de lui, très nombreuse, se vautrait dans une étrange misère.

Il s'était tout de suite senti blessé dans sa fierté raciale. Dès cette époque-là, était née en lui, l'idée de rabaisser un peu l'orgueil de ces gens à peau claire dont le bonheur, manifestement inaltérable et si peu contagieux, l'écœurait. Plus tard, il constata que ce phénomène, ce contraste entre les deux destins des deux races d'hommes vivant côte à côte n'était pas spécial à son pays, s'étendait au monde entier. Cette découverte le révolta davantage, exaspéra la tendance qui s'était fait jour en lui dès sa première enfance. Puis le conflit, en réalité latent depuis des années, avait pris la forme armée. Sans hésiter, Momoto avait sauté sur cette occasion qu'il avait attendue si longtemps, pensait-il, il s'était « engagé ». Mais plus l'affaire durait, plus elle se compliquait et plus elle l'obligeait à réfléchir...

Bien sûr, songeait Momoto, les comptes c'est aux Blancs qu'il faudrait les demander, ils étaient les maîtres et décidaient de tout. D'où leur venait donc cette méchanceté ? Il en connaissait quelques-uns individuellement : alors ils n'étaient pas mauvais. Comment expliquer tout ça ? Peut-être bien ces gens-là avaient-ils une religion spéciale qui leur commandait de détester les hommes à peau sombre. Oui, ce devait être cela. Une religion spéciale... et qu'ils avaient toujours dissimulée soigneusement. Mais alors, une question le tracassait. Pourquoi les Blancs favorisaient-ils certains Noirs, comme ce chef. Après de fort longues méditations et avec l'aide des explications de ses amis, il avait compris que les maîtres, trop peu nombreux, se devaient d'essayer de voiler leur sinistre jeu. Ils ne s'y prennent pas trop mal, se dit-il, pour ne pas se mettre tout le monde sur le dos, puisque voilà plus de cinquante ans que nous donnons dans le panneau. Il faut pourtant croire que nous étions aveugles ; c'est tellement cousu de fil blanc !

C'est ainsi qu'il en était venu à exéquer les Blancs. Que diable demandait-il, sont-ils venus foutre dans notre pays ? S'il haïssait les Blancs, il méprisait surtout leurs amis noirs qui, à ses yeux, étaient des lâches, des traîtres, des gens en qui leurs ancêtres ne se reconnaîtraient pas, s'ils revenaient à la vie. Néanmoins, pour des raisons sentimentales, il lui répugnait beaucoup de tuer ces derniers : c'est plutôt les autres qu'il aurait été heureux d'exterminer. En fait, c'est cette répugnance à tuer les siens qui l'avait amené peu à peu à hésiter et finalement à avoir peur, puisqu'alors sa conviction de bien faire diminuait considérablement. Mais si c'est vraiment nécessaire, se disait-il, si ça peut arranger les choses, allons-y et ne regardons plus derrière nous.

En avant ! grommela Momoto, le geste décidé.

Momoto était confortablement calé dans les coussins de la banquette arrière, à l'obscurité. Il contemplait, devant lui, l'autre vie à son volant ; il l'admirait. Il vient des moments où doutant de soi, on découvre les autres par comparaison et souvent on les admire. Ce garçon faisait preuve d'une souplesse extraordinaire. Il était légèrement arc-bouté. C'est à peine si l'on voyait ses mains et ses épaules appuyer à gauche, à droite, à gauche et ainsi de suite. Ses larges épaules, son dos statique que moulait une chemisette de cotonnade de couleur indécise évoquaient l'image d'un bloc de pierre ou de n'importe quoi d'inébranlable. Il avait mis sa casquette de façon que la visière

dissimulait son front. De le regarder, remontait le moral de Momoto. Il est bien plus jeune que moi, pensait-il, mais quelle maîtrise de soi ! à ma place certes, il n'éprouverait pas cette faiblesse. Pour un zéro, je suis un zéro. Momoto voyait la route luisante de pluie dévaler sous lui. La fraîcheur, en pénétrant par violentes bouffées dans la voiture venait le réveiller de ce qu'il considérait comme un cauchemar, un rêve de neurasthénique. Il écoutait avec ravissement le bruit de moteurs et de klaxons qui emplissait les quartiers qu'ils traversaient, comme s'il eût été seulement en train de découvrir cette réalité extérieure tant la sienne l'avait écrasé pendant des heures. Du coup, il oubliait d'avoir peur ; rien ne favorise la peur comme l'inactivité physique. Dans son esprit, ce qu'il allait accomplir se détachait lumineux maintenant sur le fond noir de la nuit. Par contre, la conscience de la signification de son acte, ainsi que des périls qui le guettaient s'évanouissaient peu à peu. Même, il se surprit à siffloter Black-and-tam-fantasy en frappant du pied sur le plancher de la voiture. L'autre ralentissait... Finalement, il stoppa. Ils se trouvaient en pleine ville. Sans se retourner le jeune homme débita *recto tono* à l'adresse de Momoto.

- Tu trouveras un taxi, plus loin, en continuant, sur le trottoir de droite. Bonne chance !

Soit alcool, soit musique, soit proximité du terrible moment, Momoto assis maintenant sur l'extrême bord de la banquette arrière du « taxi », éprouvait cette même sensation sexuelle qui précède immédiatement l'étreinte d'une femme aimée. Tiens ! il songeait à cette fille plutôt qu'à sa mère. Lui qui avait toujours cru aimer sa mère ! Momoto se pencha dehors et cracha sur la chaussée. Aussitôt, il se sentit redevenir très fort. Ma mère, se disait-il, sera horrifiée quand elle apprendra. Seulement, elle ne sait rien, alors, je m'en moque. Du reste, ils me tueront aussi. Et puis, ils n'avaient qu'à être plus gentils. Sans compter que les ordres sont les ordres. Si je me dégonfle, si tout le monde se dégonfle... De tout son corps, de tout son esprit, il se refusait à imaginer la façon dont sa mère réagirait. Les faibles seuls s'attendrissent ; et les faibles, c'est juste bon pour l'extermination. Il ne sera pas dit...

- C'est ici !

À cette voix caverneuse, Momoto sursauta : la voiture s'était arrêtée. Il le considéra et dit :

- Tu es sûr ?...

Le chauffeur ne se retourna pas et resta obstinément muet. Dépité, honteux, Momoto se reprocha d'avoir adressé la parole à cet inconnu. Comme une femme...

Il tombait une fine pluie. Debout sur le trottoir, Momoto regardait s'éloigner le taxi qui disparut. Il était seul dans la nuit. C'est tout de même bizarre, se dit-il, qu'ils n'aient pas songé à éclairer de ce côté-ci ! Il se coula silencieusement à travers la haie d'hibiscus. Il longeait le mur. Il bénissait cette fine pluie qui lui permettait de tenir facilement ses nerfs et ses muscles sur le pied de guerre. Il chuchotait : rez-de-chaussée... aile gauche... réservée... indigènes... Avec l'aide des instructions, il s'y retrouvait exactement. Fallait-il qu'ils soient renseignés à l'état-major ! Il longeait toujours le mur. Soudain, il tourna à angle droit. Aile gauche... Au bout d'une certaine distance, il s'arrêta. À cette heure, l'homme était seul en principe, et dormait. Précautionneusement, Momoto se hissa sur le rebord de la fenêtre, qui s'était ouverte. Il pénétra dans la chambre. Tendus comme du caoutchouc, ses muscles se mouvaient avec une sûreté absolue. Voilà, se disait-il, je n'ai pas peur. Qu'est-ce qu'il me faut de plus ? Il était presque déçu que tout cela fût si facile ! L'homme dormait en effet. À son chevet brûlait une minuscule veilleuse. Momoto eut à peine le temps d'entrevoir ses cheveux grisonnants. Avec je ne sais quoi d'automatique dans le geste, il avait plongé la main dans l'énorme poche de son pantalon Texas et en avait retiré l'instrument. Lorsque l'acier fit toc... toc... sur le crâne, il n'éprouva même pas l'écoeurement qu'il avait tant craint. L'homme n'avait même pas remué. C'est toujours cela de fait, se dit Momoto. Il croisa ses bras sur la poitrine et considéra le cadavre sans qu'on pût dire ce qu'il y cherchait. Il parvint à articuler : « Chef, il aurait été si bête de ne pas t'achever. Tu fus un imbécile, certes, mais surtout un gêneur. Et ne va pas chercher à comprendre : tu te fatiguerais inutilement... » La porte soudain s'ouvrit et se referma brutalement. Une femme, probablement une infirmière, gueulait quelque part dans un couloir. Momoto ne fut pas surpris. Avec réticence, il enjamba la fenêtre. Ses fesses en tombant sur le gazon firent un bruit

sourd. Il se releva sans hâte. Autour de lui, le piétinement grondait, grandissait. Il se demandait sacré nom quand ils se résoudraient à tirer. Il courait vers la haie d'hibiscus lorsque le coup de feu claqua. Il l'entendit comme le signal d'une délivrance. Il sentait dans son ventre une brûlure atroce, lancinante. En une vague irrésistible, tumultueuse, douloureuse, le souvenir envahit son esprit : il se revit petit garçon, tombant malade, soigné par sa mère. Mais le gazon humide et glacé l'enchaînait à la réalité. Tiens ! sa dernière pensée allait à sa mère. Il sourit, découvrant ses belles dents nacrées, il agita une de ses mains : c'était une marotte... Mais les gars de la Home Guard ne comprirent pas : ils crurent qu'il les narguait et l'achevèrent par strangulation en appuyant leurs godillots sur sa gorge.

Le lendemain, on pouvait entendre annoncer à la radio : « Dans la nuit d'hier... hôpital... chef indigène a été achevé par jeune kikouyou secte Mau-Mau... Le chef avait été blessé la veille par les mêmes Mau-Mau. Le jeune a été pris et exécuté... sur place... sans haine, sans amour... »

Eza Boto

Bibliographie

Mongo Beti : MISSION TERMINÉE, réédition 2016, Editions des Peuples Noirs

Le héros de ce roman, au Cameroun, vers 1950, est un jeune homme qui a raté son bac ; il rentre dans son village malgré la terreur que lui inspire son père. Là il trouve tout le monde en effervescence car une femme est partie avec un homme appartenant à une tribu de la brousse. Il faut aller la chercher, et Medza est chargé de cette mission. À Kala, il est fêté, choyé, consulté comme une autorité. Les filles tournent autour de lui, mais elles l'intimident. Il finit cependant par séduire une très jeune fille à laquelle on le mariera par surprise. Enfin la femme qu'il est venu chercher revient et consent à retourner avec lui dans son village natal. Sa mission est terminée.

Il s'enfuira, plantant là sa famille et sa jeune épouse, que son propre frère épousera à son tour. Ce roman est intensément vivant, l'humour y est mêlé à la naïveté, les caractères et les mœurs sont décrits d'une manière inoubliable ; il a reçu le prix Sainte-Beuve en 1958.

Mongo Beti : LE ROI MIRACULÉ, réédition 2016, Editions des Peuples Noirs

1948 !

La tribu des Essazam se soucie peu que le monde craque de toutes parts puisque c'est son propre univers, symbolisé par le Chef Essomba Mendouga, qui, dramatiquement, fait naufrage. Qui eût dit que le premier Essazam, l'authentique descendant d'Akomo, défiant la tradition et la polygamie, survivant miraculeusement à une maladie mystérieuse, déciderait de se convertir au christianisme ? Qui eût imaginé cela ? C'est précisément ce qui arrive - ce à quoi les sages de la tribu doivent faire face - , ce qu'ils vont vainement tenter de conjurer. Les voici en action au milieu de l'ultime grand rassemblement de la tribu. Les voici parodiant lamentablement une civilisation déchue - les voici personnages d'une farce à laquelle adolescents et jeunes enfants assistent attristés et sceptiques, sinon écœurés par l'inanité de leurs pères.

Ce roman raconte donc simplement de quelle façon ce siècle sans pitié vint signifier à la tribu Essazam sa déchéance et même sa fin.

Ces romans de Mongo Beti sont en vente à la librairie des Peuples Noirs à Yaoundé.

On les trouve sur les sites Amazon et Price Minister.

Par correspondance s'adresser aux Editions des Peuples Noirs ; 82 avenue de la Porte des Champs 76000 Rouen ; France. e-mail : contact@pn-editions.org ; tél. 00 33 (0)2 35 98 47 35

Préface

Noms de pays : une invitation au voyage.

En s'attachant à établir l'origine des noms des pays africains Ketchiemen Arol s'engage dans une voie féconde et trop peu explorée, celle d'une linguistique véritablement africaine. Cette voie, comme beaucoup d'autres, a été ouverte par Cheikh Anta Diop, qui étudie les structures des langues africaines pour en reconstituer l'unité, contrairement aux études coloniales qui cherchent au contraire à souligner la multiplicité et les divisions linguistiques qui rendraient les Africains incompréhensibles à eux-mêmes. Tout comme les langues européennes ont révélé leur parenté quand les chercheurs ont reconstitué le noyau préhistorique indo-européen d'où sont sorties les différents idiomes, les langues africaines portent en elles le témoignage des mouvements migratoires qui ont peuplé le continent. Leur étude comparative devrait permettre de faire progresser la connaissance de la préhistoire africaine avec sa civilisation.

À travers les noms de lieux on accède de façon privilégiée à la géographie et à l'histoire du continent. C'est donc à un voyage dans le temps et dans l'espace que nous invite l'auteur. Les noms de pays ont été majoritairement façonnés par les conquérants européens au gré de la diversité de leurs propres langues. Revenir à des appellations plus spécifiquement africaines a été et est encore une préoccupation des États africains. Pour cela il faut se fonder sur des connaissances linguistiques autochtones. Là, comme en tout autre domaine, la pauvreté des moyens affectés à la recherche, outre les présupposés établis par les travaux de la science coloniale, freine considérablement le développement des connaissances. On ne peut que se réjouir du projet passionné et désintéressé de ce livre.

Certes l'étymologie n'est pas une science exacte. Le progrès des connaissances linguistiques viendra confirmer ou infirmer ce qui tient de l'hypothèse ou de l'intuition. Mais même et surtout les légendes sont une source infinie d'informations à décrypter. Les grands folkloristes que furent Jean Price-Mars pour la culture des Caraïbes et Vladimir Propp pour la culture slave ont ouvert des perspectives fascinantes à l'interprétation des mythes véhiculés par la culture populaire. Se mettre à l'écoute de la poésie des mots est un moyen de projeter une lueur sur la connaissance des origines qui nourrit inlassablement la curiosité des hommes. La vision philosophique de l'évolution de l'humanité dans la préhistoire que Jean-Jacques Rousseau expose dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* sera confirmée par les découvertes scientifiques des siècles suivants qui permettront de dater l'apparition de l'agriculture au néolithique. La même année 1755 que la publication de ce fameux discours, Rousseau esquisse un *Essai sur l'origine des langues* qu'il n'achèvera pas mais qui montre son ambition d'éclairer la naissance de l'homme et de percer le mystère du langage.

Les noms de pays ont fait rêver bien des écrivains, tant ils ramassent en eux-mêmes d'évocations, images et sons. L'exploration à laquelle nous invite Ketchiemen Arol nous fera découvrir tout un monde poétique.

Odile Tobner

SOCIETE DES AMIS DE MONGO BETI (SAMBE)

Association sans but lucratif

% Librairie des Peuples Noirs B.P. 12405 Yaoundé Cameroun

Tél. (+237) 222 21 44 04 / 670 71 25 63 / 693 88 23 83 /

E-mail :sambe2003@gmail.com ; librairiepeuplesnoirs@gmail.com

Bulletin d'adhésion et de cotisation 2016

Nom : _____ Prénom : _____

Email : _____

Tél. : _____

Adresse: _____

Montant de l'adhésion : **membre actif 10.000 FCFA, 15 Euros, 20\$** **étudiant 2.000 FCFA, 8Euros, 10\$**

Membre bienfaiteur :

Mode de règlement : **espèces** **transfert express** **virement bancaire**

Date :

Nom et signature de l'adhérent

Livres disponibles aux Editions des Peuples Noirs

82 avenue de la porte des champs ; 76000 Rouen France ; e-mail contact@pn-editions.org ; tél. + 33 (0)235984735

- Patrice Nganang : Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Homnisphères 18,00 €
- Louis Sala-Molins : Les misères des lumières, Homnisphères 18,00 €
- Christiane Taubira, Henri Bangou, Auguste Armet et Aggée C. Lomo Myazhiom : Esclaves noirs, maîtres blancs, Homnisphères 20,00 €
- Ambroise Kom : Mongo Beti parle, entretien. Homnisphères 18 €
- Patrice Nganang : Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Homnisphères 18 €
- Ambroise Kom : Remember Mongo Beti, Bayreuth African Studies 22€
- René Philombe : Bedi Ngula, l'ancien maquisard, Bayreuth African Studies 22 €
- Mongo Beti : Remember Ruben, Serpent à plumes 9 €
- Mongo Beti : La Ruine presque cocasse d'un polichinelle, Serpent à plumes 10 €
- Max Liniger-Goumaz : Connaître la Guinée équatoriale, éd des Peuples Noirs 20 €

- Mongo Beti à Yaoundé, 1991-2001, textes réunis et présenté par Philippe Bissek, éd. des Peuples Noirs, 25 €
- Mongo Beti : Mission terminée, éd des Peuples Noirs, 16 €
- Mongo Beti : Le roi miraculé, éd des Peuples Noirs, 16 €